

« Le journal des rêves »

Diane Pavlovic

Numéro 47, 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28105ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pavlovic, D. (1988). Compte rendu de [« Le journal des rêves »]. *Jeu*, (47), 211–212.

«le journal des rêves»

Atelier public. Collage et mise en scène : Michel Forgues, d'après la tétralogie *la Mer de la fertilité* de Mishima. Direction de production et régie : Mauril Fournier. Avec Renée Clément (Satoko), Pierre Drolet (Honda) et Luc St-Denis (Kiyooki). Production de l'Atelier-Studio Kaléidoscope, présentée à la Licorne les 12, 19 et 26 octobre 1987. Prolongation les 2, 3, 4, 10 et 11 novembre 1987.

sur une scène impalpable

Un rectangle tracé au sol par des bandes de ruban adhésif délimite l'espace de la représentation, la frontière entre le spectacle et ses coulisses. Autour du rectangle, des chaises accueillent les spectateurs. Pas de

décor, pas d'accessoire : seulement du texte. Un récit. *Le Journal des rêves* se présente comme un atelier public, un exercice autour de *la Mer de la fertilité*, ce monument de Mishima réduit ici à un dépouillement extrême. Le vieux Honda refait un parcours qu'il a effectué soixante-dix ans plus tôt et, au fil de cette marche vers une plénitude idéale, il se rappelle des événements qui sont autant d'étapes d'un processus enclenché depuis longtemps et qui n'arrivera qu'au terme du voyage à sa résolution. Ce récit elliptique et allusif, empli de la poésie particulière des récits de l'auteur japonais — une poésie faite de trivialité et d'élan constant vers l'abstraction et la perfection —, Michel Forgues l'a épuré au point d'en faire un lent ballet amoureux basé sur la stylisation et le paradoxe. Entre le rectangle strict dans sa rectitude et les circonvolutions des corps des interprètes, le rapport s'établit entre gestes concrets et constructions imaginaires. Les trois comédiens, endossant maints personnages, jouaient les souvenirs et les rêves comme s'ils étaient vrais. Monologuant, corps penchés et visages blancs, se



«Monologuant, corps penchés et visages blancs, [les comédiens] installent dans la ténuité et la délicatesse une atmosphère de réceptivité, une attention aux silences, aux détails des regards et aux glissements de rythmes qui appelaient une écoute recueillie.» Sur la photo: Renée Clément et Pierre Drolet.

parlant parfois, face à face, comme s'ils étaient à des milles de distance, ils installaient dans la ténuité et la délicatesse une atmosphère de réceptivité, une attention aux silences, aux détails des regards et aux glissements de rythmes qui appelaient une écoute recueillie.

On s'est gardé du folklore oriental comme d'un rapprochement forcé avec l'Occident qui eût sonné faux, se contentant d'évoquer par la voix, la durée et la pose une vision du monde, une culture autres, pleines de ruptures et de contradictions. Les longues robes de chambre à rayures que portaient les acteurs pouvaient connoter kimonos et autres éléments de costume exotiques, mais ils étaient aussi une façon de signifier l'absence de costume, l'absence d'artifice, une sorte d'entreprise minimale de la part d'acteurs qui allaient faire devant nous du théâtre avec rien: un rectangle symbolique tracé d'une façon arbitraire sur un plancher quelconque.

Peut-être est-ce ce retour aux sources qui m'a plu, peut-être est-ce la beauté des textes et du choix qui a été fait à cet égard, peut-être est-ce le ton un peu irréel des comédiens, comme si ça parlait à travers eux; Renée Clément, en particulier, qui est décidément une artiste à suivre, se transformait en rage, en attente, en souffle, à coups de petites phrases cassées ou de longues tirades qui se déroulaient avec la douceur d'un vent calme. Quoi qu'il en soit, cet exercice un peu précieux ne m'a pas paru vain; il m'a donné envie de voir une proposition plus élaborée sur le même texte, et Michel Forgues semble avoir l'inspiration qu'il faut pour s'y consacrer.

diane pavlovic

«le bouc»

Texte de Rainer Werner Fassbinder; traduction française de Philippe Ivernel. Nouvelle adaptation, avec la collaboration de Hervey Guay et de Helga Bühler. Mise en scène: Hervey Guay, assisté de Suzanne Léveillé; décor: Serge Péladeau; costumes: Mireille Vachon; éclairages: Claire L'Heureux; direction de production: Mauril Fournier, assisté de Suzanne Ross. Avec Renée Clément, Danièle Garneau, Isabelle Guilbeault, Norman Helms, François Lamotte, Alexandra Malbranche, Luce Pelletier, Jean Petitclerc, François Richer et Gérard Soler. Spectacle de Tête Rouge Productions, présenté à l'auditorium Calixa-Lavallée du 28 janvier au 21 février 1988.

premier cri

La première pièce choisie par une nouvelle troupe de théâtre annonce un goût pour un certain répertoire et une manière de concevoir la représentation; elle donne aussi une idée de la place que la troupe compte occuper sur la scène du théâtre québécois.

Tête Rouge Productions inauguraient leurs activités avec un texte de Fassbinder: *le Bouc*. Une oeuvre de jeunesse qu'on n'a jamais eu l'occasion de voir au Québec, mais qui laisse déjà entrevoir l'univers âprement poétique de l'auteur et son génie pour le découpage des séquences, qui allaient faire de lui l'un des plus grands artistes du cinéma allemand des années quatre-vingt et probablement du siècle entier.

On retrouve déjà dans *le Bouc* des thèmes qui alimenteront toute son oeuvre: l'oppression des minorités, le monnayage de l'amour, la déchéance de ceux qui sont marqués par la marginalité.

Jorgos est un travailleur immigré qui débarque dans une ville allemande; il ne souhaite rien que de gagner sa vie sans faire de bruit et d'envoyer son salaire à sa famille restée en Grèce. Naturellement, il se retrouve dans un des quartiers les plus démunis de la ville; les prostituées le désirent parce qu'il représente un certain exotisme et qu'il les traite avec plus de respect que leurs clients habituels; les hommes le jalouent et jurent